

Bulletin de l'Union des Professeurs de Spéciales

MATHÉMATIQUES ET SCIENCES PHYSIQUES

La revue trimestrielle de l'Union des Professeurs de Spéciales

Directeur de la publication : Bruno JEAUFFROY
Rédacteur en chef : Sébastien PELLERIN

Siège social et secrétariat
3 rue de l'École Polytechnique
75005 PARIS

Téléphone
01 43 26 97 92
Enregistreur
09 79 94 26 97
Télécopie
09 79 94 36 97
Courriel
ups@prepas.org



Prix du numéro : 3,10 €. Abonnement (4 numéros annuels) : 11 €.
Adresser les demandes d'abonnement et leur règlement au secrétariat.

CPPAP 0211 G 78674 Dépot légal à parution
Impression ABS-CGL - 31 avenue Yver Bapterosses, 45250 BRIARE - 02 38 31 38 70

84^e année — N°236 — Octobre 2011

Quelques scientifiques ayant enseigné en classe préparatoire aux grandes écoles

Par Roland BRASSEUR

Professeur retraité de mathématiques spéciales au lycée Chrestien-de-Troyes (Troyes)

Membre associé aux Archives Henry Poincaré (Nancy)

roland.brasseur@orange.fr

Saison 8 : Albert DE SAINT GERMAIN , Lucienne FÉLIX

Lucienne FÉLIX 1901 – 1994

Lucienne Mélanie Félix naît le 15 mars 1901 à Nancy où le régiment de son père Armand Léon, né en décembre 1867 à Paris, lieutenant d'infanterie – il sera promu capitaine en 1905 –, est en garnison. Sa mère est née Marguerite Régina Lévy en février 1874 à Paris. Les parents se sont mariés en janvier 1898. C'est à Nancy puis à Lion-sur-Mer, près de Caen, que Lucienne passe son enfance et son adolescence. Entrée en 1908 au collège de jeunes filles de Caen, qui devient lycée en 1913, elle est reçue en 1917 à la première partie du baccalauréat, section sciences-langues (ou série D), et en 1918 au baccalauréat de mathématiques, avec mention *Bien*. En 1917-1918 l'enseignement secondaire masculin regroupe 88100 élèves,

19. Elle sera de 1919 à 1936 directrice de l'ENS de Sèvres.

contre 20600 pour l'enseignement secondaire féminin, qui ne s'achève généralement pas avec le baccalauréat – 970 bacheliers en philosophie et 140 en mathématiques – mais avec le diplôme de fin d'études secondaires, que Lucienne obtient également.

Son frère Roger Pierre, né le 2 février 1899 à Paris, élève dans la classe de spéciales d'Aimé Hennequin (Ulm 1905) au lycée de Caen, est deuxième au concours de l'ENS en 1916. Le premier, Jean Vignal, ayant choisi d'entrer à l'X où il est également major, Roger est premier au classement d'entrée. Après la licence, il devance l'appel et est incorporé dans l'artillerie. Le maréchal des logis Félix meurt le 1^{er} août 1918 dans un hôpital de Fontainebleau, « des suites de maladie contractée en service commandé. Granulie »²⁰, selon le document militaire annonçant son décès. Sa mère ne s'en remettra pas; internée quelques années plus tard, elle mourra en août 1957 à l'hôpital psychiatrique de Saint-Maurice, dans l'actuel Val-de-Marne, alors que depuis très longtemps elle ne reconnaissait plus personne.

La mort de son frère, pour qui elle éprouvait une immense admiration et qui l'avait initié à des mathématiques qui dépassaient largement les programmes de l'enseignement secondaire féminin, est sans doute une des raisons qui amèneront Lucienne à étudier les mathématiques. Ce frère dont elle écrira à la fin de sa vie qu'il était « d'un niveau intellectuel incommensurablement plus élevé » restera pour elle un modèle, et elle lui dédiera en 1957 son premier livre, *L'Enseignement moderne des mathématiques* :

À la mémoire de mon frère Roger Félix (1899-1919)
 Qui découvrit la preuve par 9 à l'âge de 4 ans
 Élève de l'École Normale Supérieure à l'âge de 17 ans
 Mort pour la France à l'âge de 19 ans

En 1919, une demoiselle Félix, qui ne semble pas avoir préparé le concours dans l'un des deux lycées de jeunes filles qui fournissent l'essentiel des promotions, est admissible à l'ENS de Sèvres (École normale supérieure pour l'enseignement secondaire des jeunes filles); il s'agit probablement de Lucienne. L'année suivante, elle prépare le concours au lycée de jeunes filles de Versailles où Schlessler (Ulm 1882) et ses collègues enseignent des programmes qu'elle qualifiera d'« encyclopédiques » et de « résoluments, essentiellement élémentaires ». Elle est reçue deuxième à Sèvres en 1920²¹, l'année où Borel (Ulm 1889) et Lebesgue (Ulm 1894) y sont nommés maîtres de conférences; ils exerceront cette fonction jusqu'en 1924 et 1938, Picard (Ulm 1874) se réservant les cours de première année. L'enseignement de ces trois maîtres, non soumis à un programme rigide, marquera profondément Lucienne. L'admissibilité à Sèvres lui a donné la première partie du Certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire (CAES) des jeunes filles; elle obtient la deuxième partie en 1922, et est première des neuf reçues à l'agrégation féminine de mathématiques en 1923.

Sa première affectation est, en octobre 1923, au lycée de jeunes filles de Lille (baptisé depuis lycée Fénelon, comme le concurrent parisien du lycée de Versailles), où elle assure

20. Voir, pour l'origine de ce nom, le livre bien dépassé du professeur Empis : *La granulie, ou maladie granuleuse, connue sous les noms de fièvre cérébrale, de méningite granuleuse, d'hydrocéphale aiguë, de phtisie galopante, de tuberculisation aiguë, etc.*, 1865. C'était 75 ans avant la découverte des antibiotiques. On la nomme plutôt aujourd'hui tuberculose miliaire. Cette forme particulièrement grave de la tuberculose, à peu près disparue, se caractérise par la dissémination dans les poumons et d'autres organes de granulations grises évoquant des grains de mil. Les cas étaient nombreux dans les tranchées, causés tant par les conditions d'hygiène que par l'usage de gaz asphyxiants.

21. En 1920, sur dix jeunes filles admises à Sèvres, six viennent de Versailles (sur 20 candidates) et trois de Fénelon (sept candidates). Sur les 29 admissibles, 15 viennent de Versailles et 7 de Fénelon.

jusqu'en 1929 la préparation aux ENS de Sèvres et Fontenay (moins de 10 élèves) tout en ayant la charge de classes de mathématiques²² (moins de 10 élèves), de quatrième et de troisième (jusqu'à 43 élèves) – en tout quinze ou seize heures de cours. Dès février 1924, la directrice loue « ses qualités intellectuelles, la sûreté de son savoir, l'autorité avec laquelle elle enseigne et l'intérêt qu'elle porte aux élèves », tandis que l'inspecteur d'académie mentionne « des connaissances étendues dont elle sait faire profiter ses élèves, une intelligence vive et ouverte, et des qualités de bonne grâce et de distinction qui s'allient à une autorité naturelle ». D'abord suppléante d'une sévrienne en congé, elle est titularisée en 1924. Les jugements des années suivantes confirmeront amplement ces premiers avis. Une seule réserve est, à l'occasion, formulée :

On lui reproche, m'a dit la directrice, de trop demander à ses candidates à Sèvres. Ce reproche, contre lequel je l'ai mise en garde, est le plus bel éloge qu'on puisse faire de son ardeur au travail (rapport d'inspection non signé, 1926).

Les archives disponibles ne permettent pas de savoir si certaines de ses élèves sont admises à Sèvres ou à Fontenay, auxquelles les lycées de province ne présentaient que les meilleures élèves, les autres se contentant du CAES. Pendant cette période, Lucienne complète sa formation à la faculté des sciences, où son titre de bachelière l'autorise à s'inscrire ; l'agrégation féminine ne le permettait pas.

À la rentrée de 1929, elle est nommée au lycée Hoche de Versailles. Pendant deux ans, elle enseigne dans ce lycée de garçons à des classes de seconde, troisième ou quatrième ; ses méthodes originales inquiètent quelques parents, mais elle donne toute satisfaction à la hiérarchie. L'IA Thybaut (Ulm 1889) qui l'inspecte en avril 1930 devant une classe de troisième, note que, si « elle a su imposer son autorité dans les classes de garçons », « elle désirerait être chargée au lycée de jeunes filles de Versailles d'un enseignement plus élevé ; elle paraît digne de l'obtenir ». Mais elle reste au lycée Hoche, ce qui nous vaut en janvier 1931 une description de sa méthode par l'IG Tresse (Ulm 1888) :

Mlle Félix ne fait pas la leçon ; elle place les élèves en présence des faits, puis leur demande de les décrire.
[...] J'ai vu une classe attentive, éveillée, des élèves demandant à intervenir.



Lucienne Félix vers 1930
(photographie fournie
par Guy Brousseau)

Tresse conclut que « sa présence n'est nullement déplacée dans un lycée de garçons ». Mais elle n'y restera pas.

À la rentrée de 1931, elle retrouve Sèvres où elle est, avec le titre de maîtresse adjointe de sciences (ou agrégée répétitrice), l'assistante d'Henri Lebesgue, maître de conférences de 1920 à 1938. Elle y voit disparaître à regret « l'esprit de Sèvres » à mesure que les programmes

22. Le décret Léon Bérard du 25 mars 1924 s'est substitué au décret du 14 janvier 1882. Il institue pour les jeunes filles, à côté d'un enseignement en six ans, de la sixième à la première, couronné par le diplôme d'études secondaires, un « enseignement facultatif dont la sanction est le baccalauréat ». Il s'agit d'un cycle de sept années dont les quatre premières sont communes avec celles de la « section diplôme », aligné (programmes et horaires) sur l'enseignement masculin. La septième année, philosophie ou mathématiques, prépare les jeunes filles au baccalauréat.

et les méthodes d'enseignement se rapprochent de ceux des facultés et de la rue d'Ulm. Elle quitte Sèvres la même année que son maître.

En octobre 1938, elle obtient le poste de professeur de mathématiques spéciales au lycée de jeunes filles de Versailles (actuel lycée La Bruyère), dans une classe de 19 élèves²³. L'IG Chenevier (Ulm 1908) qui l'inspecte en janvier regrette une trop grande insistance sur « des choses secondaires », tout en s'affirmant très confiant. Le lendemain, la directrice du lycée exprime son « réel souci » : sans mettre en cause « la valeur personnelle » et « les dons en mathématiques » du professeur, elle dénigre sa méthode d'enseignement, son manque de clarté, la profusion de détails, l'égarément dans des digressions. Les critiques émises par des collègues masculins très réticents devant ses méthodes peu respectueuses des pratiques tau-pines s'ajoutent à celles d'élèves qui, selon la directrice, « s'inquiètent d'un enseignement qu'elles suivent mal ». Une normalienne de cette époque se souvient aujourd'hui avoir « entendu qu'elle n'avait pas les capacités voulues pour enseigner en spéciales ».

Les résultats sont pourtant très satisfaisants. Sur les 19 élèves de la classe, 12 sont admissibles, et 4 sont reçues²⁴. C'est mieux que les 8 admissibles dont 2 reçues de 1938, et mieux que les 14 admissibles dont 4 reçues dans la classe plus nombreuse (29 élèves) de Fénelon. Critiques et calomnies devraient s'atténuer.

Mais, le 3 septembre 1939, la France et le Royaume-Uni déclarent la guerre à l'Allemagne. Les classes du Nord, de l'Est et de la région parisienne sont déplacées vers des régions à l'abri des combats à venir. Lucienne Félix est d'abord affectée du 12 au 28 octobre au centre de préparation aux grandes écoles d'Oloron-Sainte-Marie, dans ce qui était alors nommé les Basses-Pyrénées. Le 1^{er} novembre, elle prend en charge une division de mathématiques spéciales préparatoires – ces classes deviendront mathématiques supérieures par un arrêté du 21 septembre 1941²⁵ – de 55 élèves, dont quelques filles, au lycée de garçons d'Orléans. « Elle me semble leur donner un enseignement solide et de premier ordre », écrit l'IA en janvier 1940. Le rapport de l'IG Chenevier, en mars, est très chaleureux : « Elle s'attache moins aux détails et met mieux l'essentiel en pleine lumière. [...] Elle recueillera, cette année, les fruits de son travail. [...] Elle a beaucoup réfléchi et est très cultivée. »

L'armistice est signé le 22 juin à Rethondes. Malgré les vives réticences de sa directrice, Lucienne Félix retrouve en octobre sa classe de spéciales au lycée de jeunes filles de Versailles. Elle n'y reste que trois mois. En application du premier statut des Juifs qui, promulgué le 3 octobre par le gouvernement de Vichy, leur interdit, entre autres, l'exercice de la fonction enseignante, elle est révoquée²⁶ : une décision ministérielle du 29 janvier 1941 l'admet rétroactivement « à faire valoir ses droits à la retraite à compter du 20 décembre 1940 ». Son poste est d'abord proposé à Hélène Cartan (Ulm 1937)²⁷, qui « renonce à cette sup-

23. Rappelons que ce n'est que depuis 1935 que les classes préparatoires à Sèvres sont nommées mathématiques spéciales. Dans son rapport d'inspection de Madeleine Chaumont (Ulm 1919) en janvier 1936, l'IG Leconte (Ulm 1895) les distingue encore des « classes de spéciales proprement dites ».

24. Il y a 13 reçues dans le groupe I. Aux 4 du lycée de jeunes filles de Versailles et aux 4 de Fénelon s'ajoutent les 3 candidates du lycée Hoche, la candidate unique de Louis-le-Grand et une candidate d'Aix, seule admise parmi 30 provinciales.

25. Je reviendrai à l'occasion sur cette transformation, qui ne se réduit pas à un changement de nom. Dès la reprise de ses activités, en 1945, l'UPS demandera, sans succès, l'annulation de l'arrêté de 1941 et le retour aux anciennes spéciales préparatoires et à « la liberté traditionnelle laissée dans ces classes aux professeurs responsables pour adapter au mieux leur enseignement » (vœu de l'AG de l'UPS, 23 juillet 1945).

26. Ses grands-parents sont Benjamin Félix et Madeleine Jacob, Théodore Lévy et Caroline Mayer.

27. La plupart des garçons de la promotion 1937 de la rue d'Ulm sont mobilisés en 1939 ; il ne font leur troisième année qu'en 1940-1941 et se présenteront à l'agrégation en 1941. Seules sont organisées en 1940, et uniquement

pléance, son médecin lui demandant le repos »²⁸. Sa classe est prise en charge jusqu'à la fin de l'année scolaire par Langlamet (Ulm 1907) et Vasseur (agrégation 1924), professeurs en spéciales préparatoires et en spéciales au lycée Hoche de Versailles, et à la rentrée suivante par le futur IG Maillard (Ulm 1924), jusque là professeur de Centrale au lycée Saint-Louis.

Pendant les années qui suivent, Lucienne et son père n'ont guère d'autres ressources que la retraite d'officier du père, complétée par de rares leçons particulières et des corrections de copies de spéciales pour l'École Sainte-Geneviève. La mère, toujours hospitalisée, touche un secours au titre de mère d'un « mort pour la France ».

Lucienne rédige à la demande de Lebesgue les *Leçons sur les constructions géométriques* qu'il a données au Collège de France en 1931-1932, 1932-1933 et 1940-1941. Dans une lettre du 13 janvier 1941, son maître et ami lui écrit :

Au moment de reprendre mon cours je devais bien une pensée à ceux et celles qui ne peuvent reprendre le leur.

Lebesgue mourra quelques mois plus tard, le 26 juillet, et les *Leçons* seront publiées en 1950.

Arrêtée avec son père le 7 août 1944, Lucienne est internée avec lui au camp de Drancy. Ils échappent de peu à la déportation : le dernier convoi quitte Drancy le 17, et le camp est libéré le 18. Son père décèdera le 11 avril 1945, « des suites de l'internement » selon une lettre de la directrice du lycée La Fontaine (1948).

Lucienne Félix reprend le 1^{er} octobre 1944 son poste en spéciales au lycée de jeunes filles de Versailles, tandis que Maillard est nommé au lycée Hoche²⁹. Quelques jours plus tard, la directrice lui annonce la suppression de sa classe, avec maintien de son salaire. Elle reste en fait en poste encore plusieurs mois. Un billet de février 1945, non signé, joint au rapport d'inspection, signale à « Monsieur le Directeur » (sans doute de l'enseignement secondaire) que « certains parents d'élèves de math-spéciales [s'étant plaint de ce] professeur israélite réintégré », l'IG Robert (Ulm 1907) l'a inspectée. C'était le 5 février, dans sa classe de 11 élèves. Relevant « son peu d'estime pour les calculs, qui ne sont pas indiqués au tableau avec soin » et regrettant une propension à « couper les cheveux en quatre » et à faire des leçons ressemblant à « des modèles de leçons d'agrégation », l'IG espère « sans avoir à ce sujet un optimisme excessif » que ses conseils seront écoutés ; puis il prononce un chaleureux éloge de ce « professeur qui cherche à donner un jugement sain, dont les initiatives sont respectables et originales, et qui est tout à fait à sa place dans le poste de choix qu'elle occupe »³⁰. Une décision ministérielle du 12 février 1945 la réintègre officiellement dans l'Éducation nationale à la date du 1^{er} janvier 1942, avec prise en compte dans l'ancienneté de la période

à l'intention des jeunes filles, les agrégations pour lesquelles il n'existe pas de concours féminin (philosophie, grammaire, sciences naturelles, langues) et les concours féminins (lettres, histoire, mathématiques, sciences physiques). Les écrits sont reportés de juin à septembre. Hélène Cartan choisit de se présenter dès 1940 à cette agrégation des jeunes filles, qu'elle prépare à Sèvres, et est reçue première. C'est à cette époque qu'elle ressent les premières atteintes de la tuberculose miliaire dont elle souffrira jusqu'à sa mort, en 1952.

28. Lettre au Recteur de la directrice du lycée de jeunes filles de Versailles, 22 janvier 1941. Cette lettre est antérieure à la décision ministérielle de mise à la retraite.

29. Il est ensuite nommé en 1946 professeur au lycée Charlemagne où sa classe de spéciales accueille des jeunes filles et concurrence dans la préparation à Sèvres la classe du lycée Fénélon où enseigne Madeleine Chaumont. Il est nommé IG en 1956.

30. Dans ses souvenirs, Lucienne Félix ne mentionne pas cette inspection, et son exposé laisse entendre que la fermeture de sa classe a bien eu lieu en octobre 1944. La personnalité de l'IG Robert et la précision de son rapport ne laissent pas de place au doute. L'apport de Guy Brousseau a été déterminant pour résoudre les contradictions apparentes du dossier.

de révocation³¹. Le 23, sa directrice la juge « bonne mathématicienne qui semble encore mal adaptée à l'enseignement dans une classe de spéciales » et ajoute qu'elle « ne se met pas à la portée des élèves ». La fermeture de sa classe intervient peu après, sans doute en mars, sans que son dossier de carrière en conserve la trace : elle continue de percevoir son salaire, mais n'enseigne pas. À la demande d'un IG, elle consacre la fin de l'année scolaire à préparer aux concours un groupe de jeunes bacheliers revenant de la guerre ou de la clandestinité.

Par décision ministérielle du 27 décembre 1945, « Mlle Félix, [...] dont l'emploi est supprimé, [...] est mise pour l'année scolaire 1945-1946 à la disposition de M. l'IG chargé du Centre National d'Enseignement par Correspondance », le future Centre national de télé-enseignement. Elle prend ses fonctions en février 1946.

Affectée à dater du 1^{er} octobre 1946 au lycée de jeunes filles La Fontaine (16^e arrondissement), elle y enseignera jusqu'à sa retraite. Dans des classes allant des mathématiques élémentaires (à partir de 1949) à la quatrième, les appréciations des trois directrices successives et celles des IG Dedron, Robert (2 fois), Thiberge, Cagnac et X³² vanteront année après année sa bienveillance et sa compréhension, son sérieux, sa passion pour l'enseignement. Quelques réserves sur « un enseignement d'un niveau élevé parfois un peu rebutant son auditoire » ou sur « sa pensée scrupuleuse, son souci de présenter les choses du point de vue le plus général [qui] déroutent une partie des élèves au début de l'année » sont régulièrement formulées par les directrices. Les IG regrettent les dépassements de programme : « Je souhaite que cela reste exceptionnel », écrit sans illusion l'IG bifide de 1959. Madame Rousselet, directrice du lycée pendant dix ans³³, exprime régulièrement l'idée que « son dévouement et son intelligence exceptionnels devraient pouvoir être utilisés par de plus grands élèves » plutôt que par des lycéennes. Il faut noter que Lucienne Félix, passionnée de pédagogie, souhaite enseigner aussi dans des classes de débutants.

Elle est chargée de 1950 à 1960 de travaux dirigés (ou d'interrogations) à la Sorbonne. Elle y côtoie les douze mathématiciens³⁴ qui, de février 1956 à juin 1957, en dix-sept conférences patronnées par l'Association des professeurs de mathématiques de l'enseignement public (APMEP) et la SMF, initient les enseignants parisiens du secondaire aux structures algébriques et topologiques. Elle rédige ces conférences, dont le texte est publié dans les bulletins de l'APMEP, association où elle restera active jusqu'à ce qu'elle en prenne congé en 1991 par un émouvant « Adieu à l'APMEP ».

En 1950, Caleb Gattegno, ancien professeur de spéciales au lycée français d'Alexandrie et docteur ès sciences mathématiques de l'université de Bâle, jette les bases de ce qu'il créera en 1951, avec quelques autres, sous le nom de Commission internationale pour l'étude et l'amélioration de l'enseignement des mathématiques (CIEAEM). Le premier président en est Choquet (Ulm 1934) et parmi les premiers membres actifs on peut nommer le mathé-

31. Dans une lettre de 1966 au ministre au ministre, elle s'étonnera que la période allant du 20 décembre 1940 au 31 décembre 1941 ne soit pas prise en compte pour la retraite et demandera « de bien vouloir me faire savoir comment faire pour que l'erreur soit réparée ». La réponse ne figure pas dans son dossier.

32. Le rapport d'inspection de 1959 est étonnant : les noms de l'IG auteur du rapport et de celui qui le signe diffèrent. Lucienne Félix le signe aussi. Peut-être s'agit-il de l'étonnante inspection qu'elle raconte à la page 74 de ses *Réflexions*, sans nommer l'inspecteur.

33. Mme Rousselet, née Jeanne Roux (Sèvres 1914, agrégation féminine de mathématiques 1917) est directrice du lycée La Fontaine de 1951 à sa mort en 1961.

34. Dans l'ordre de leur admission rue d'Ulm entre 1923 et 1945 : Henri Cartan et Dubreil, Pisot, Lelong, Lichnerowicz, Choquet, Revuz et Schwartz, Lesieur, Godement, Dixmier, Serre. Quelques-uns d'entre eux, ainsi que Fortin (Ulm 1931) prolongeront ce travail de janvier à mars 1958.

maticien belge Willy Servais, le philosophe et logicien néerlandais E.W. Beth, le psychologue et logicien suisse Jean Piaget, le philosophe et mathématicien suisse Ferdinand Gonseth, les mathématiciens André Lichnerowicz (Ulm 1933) et Jean Dieudonné (Ulm 1924), chef de file de Bourbaki. Et Lucienne Félix, active dès 1950, qui écrira en 1985 un long et passionnant *Aperçu historique (1950-1984)*³⁵ des travaux de cette commission, peu avant de cesser d'y participer. La CIEAEM existe toujours aujourd'hui.

Dans son premier livre, *L'aspect moderne des mathématiques*, publié en 1957 par le regretté éditeur Albert Blanchard, la dédicace à son frère Roger est suivie de citations de son cher Henri Lebesgue (« toujours [les mathématiciens] ont estimé que leur époque était une période de crise ») et de Bourbaki (« le droit d'envisager l'avenir avec sérénité »). Ce « livre autour des mathématiques », qui « ne peut qu'être antipathique à ceux qui aiment avant tout la précision, l'aspect achevé où tout est clair et définitif », s'intéresse d'abord « aux idées directrices, à la valeur logique, psychologique même, des relations, à leur polyvalence ». Il est prolongé l'année suivante chez Dunod par un admirable *Exposé moderne des mathématiques élémentaires*.

« Atteinte par la limite d'âge le 15 mars 1966, [elle] est admise à faire valoir ses droits à la retraite », mais est « maintenue en fonctions dans l'intérêt du service jusqu'à la fin de l'année scolaire ». Elle ne diminue pas son activité. Trésorière adjointe de l'Association des élèves et anciennes élèves de Sèvres, depuis 1955, elle conserve cette responsabilité jusqu'en 1980. Elle donne à *Sévriennes d'hier et d'aujourd'hui* des articles consacrés aux mathématiques, mais aussi à ses maîtres de Sèvres ou à la grammaire.

En 1974, après de nombreux ouvrages, manuels scolaires écrits en collaboration et « exposés didactiques de « mathématique moderne », et un nombre important d'articles, elle publie, toujours chez Albert Blanchard, *Message d'un mathématicien, Henri Lebesgue, pour le centenaire de sa naissance*. Il s'agit d'un important recueil d'extraits de l'œuvre du maître né un siècle plus tôt, en 1875, introduits par Lucienne Félix et abordant l'ensemble de ses préoccupations mathématiques, épistémologiques, historiques et pédagogiques.

À 80 ans, elle publie *La science au goulag (Au temps des Charachkas)*, « À la mémoire des Savants / Exclus de l'Histoire des Sciences / Ensevelis dans le Goulag ». Elle consacre quelques-unes des 380 pages du livre à l'évocation critique d'un voyage à Moscou en 1961.

Elle passe ses dernières années à Saint-Maurice (Val-de-Marne), dans une résidence pour personnes âgées nommée Les jardins d'Arcadie ; la vente de son logement parisien de la rue Octave Feuillet (6^e arrondissement) lui a permis d'y acheter un appartement. Toujours active, elle continue de se rendre à Paris et écrit une étude de *Lesclavage contemporain : le goulag* et un ouvrage sur Victor Kravchenko, transfuge soviétique auteur dont le *J'ai choisi la liberté* avait été en 1946 l'occasion d'un procès resté célèbre, et qui s'était ou avait été suicidé en 1966. Les deux livres, terminés à sa mort, ne trouveront pas d'éditeur : le mur de Berlin avait été abattu et l'URSS n'existait plus.

Elle vieillit tout en restant en pleine possession de ses capacités intellectuelles. À plus de 90 ans, elle se rétablit après une fracture du col du fémur.

Après deux infarctus, elle meurt le 28 septembre 1994 à l'hôpital Mondor de Créteil et est inhumée au cimetière de Guigneville-sur-Essonne, dans l'Essonne, près de ses parents, décédés en 1945 et 1956, et de son frère.

35. En ligne.

Sous le titre « Sévriennes encore à Sèvres (Entre les deux guerres) », la livraison de juin-septembre 1994 de *Sévriennes d'hier et d'aujourd'hui* qui annonce son décès publie ses souvenirs de « la véritable École de Sèvres », celles de Picard, Borel, Villat et surtout Lebesgue.

On retrouvera ce dernier texte dans les indispensables *Réflexions d'une agrégée de mathématiques au XX^e siècle*, écrites par Lucienne Félix, et dont nous devons la publication en 2005 à la fidélité active de Guy et Nadine Brousseau.

Principales sources :

Dossiers Lucienne Félix aux Archives nationales : ministère F/17/28679, rectorat de Paris AJ/16/5983.

Lucienne Félix, *Réflexions d'une agrégée de mathématiques au XX^e siècle*, 2005. Préface de Paul-Louis Hennequin, introduction de Guy Brousseau.

Paul-Louis Hennequin, « Lucienne Félix, un militante », *Bulletin de l'APM*, n°396, décembre 1994.

Paul-Louis Hennequin, « Lucienne Félix (1901-1994) », *Gazette des mathématiciens*, n°63, janvier 1995.

Nécrologie par Paul-Louis Hennequin dans l'annuaire de l'Association amicale des anciens élèves de l'ENS, 1998.

Je remercie vivement Guy Brousseau (médaille Félix Klein 2003), son épouse Nadine, Paul-Louis Hennequin (Ulm 1949) et Odile Mazerolles (Odile Bohm, Sèvres 1974).